



Kaoutar Harchi : *Comme nous existons* (2021) Enquête de soi

Racisme ; Féminisme ; Sociologie ; Culpabilité ; Communauté ; France ; Inégalité sociale ; Émancipation ; Islam



Date de publication originale : 2021.

Pages : 140 p.

Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Oui.



© Emmanuelle Le Grand

Résumé :

Comme nous existons est un récit autobiographique¹ dans laquelle la narratrice, née en France, explore son passé, son parcours et son identité en tant que fille d'immigrés marocains. À travers toute une série de petites scènes de vie (enfance, famille, adolescence, scolarité, études universitaires, *etc.*), le récit souligne à quel point nos quotidiens sont politiques et marqués par la violence symbolique et l'exclusion. Loin de se résumer aux expériences des migrants de la première et de la seconde génération, le « nous » du titre inclut différentes catégories sociales, raciales et de genres. La forme

¹ Sous-titré « A Postcolonial Autobiography » dans sa traduction anglaise.



épisodique du récit, quant à elle, n'est pas sans rappeler celle du roman *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine* (2008) de Mina Oualdhdj tandis que la démarche de Kaoutar Harchi s'apparente à l'autosociobiographie d'Annie Ernaux ou encore à une forme d'autothéorie proche de celle présente dans *Anatolia Rhapsody* (2014) de Kenan Görgün.

L'autrice :

Kaoutar Harchi est une écrivaine, sociologue et essayiste française née en 1987 à Strasbourg dans une famille d'immigrés marocains. Elle a grandi dans un quartier populaire de l'Elsau, une expérience qui a nourri son œuvre, marquée par une réflexion sur les rapports de pouvoir, les inégalités sociales, raciales et de genre. En 2014, elle soutient une thèse de doctorat en sociologie intitulée *La formation de la croyance en la valeur littéraire en situation coloniale et postcoloniale* dans laquelle elle étudie les trajectoires individuelles de cinq écrivains algériens francophones : Kamel Daoud, Rachid Boudjedra, Boualem Sansal, Kateb Yacine et Assia Djebar. En 2009, à l'âge de 22 ans, elle publie son premier roman, *Zone cinglée* (2009). Suivent ensuite *L'Ampleur du saccage* (2011), récompensé du Prix Thyde Monnier, et *À l'origine notre père obscur* (2014). En 2024, elle publie un essai, *Ainsi l'Animal et nous*, récompensé du Prix Les Inrockuptibles de l'essai. Engagée politiquement, Kaoutar Harchi prend régulièrement position dans les médias sur des sujets liés à l'antiracisme, au féminisme et à la justice sociale.



Enquête et réécriture de soi²

Bien souvent contraints à la performance culturelle et ainsi à une certaine forme d'érosion de leurs contours identitaires (p. 28 ; 31 ; 88), il apparaît que l'écriture – souvent autobiographique – permet aux écrivains et écrivaines de la postmigration de se réapproprier une part de leur identité. Dans *Comme nous existons*, la narratrice autodiégétique (qui ne s'identifie jamais explicitement mais que l'on peut éventuellement associer à l'autrice) l'indique explicitement :

Mais ç'aurait été compter sans cette prédisposition inscrite en moi, de longue date, à vouloir comprendre Hania et Mohammed [*i.e.* les parents de la narratrice], à espérer me comprendre moi-même, comprendre cette piété familiale qui nous liait les uns aux autres, cette communion magnifique et redoutable à la fois qui, à travers les moments les plus difficiles de l'existence minoritaire, nous donne le sentiment que, bien que vivant *chez les autres*, entre nous, nous étions chez nous. (p. 89-90 ; l'autrice souligne)

Le récit s'ouvre effectivement sur une description d'un Maroc fantasmé où la narratrice imagine ses parents, jeunes et heureux avant sa naissance. Cette culpabilité initiale d'avoir – faussement – privé ses parents de leur bonheur et de leur terre natale semble en partie motiver le reste de l'entreprise du roman et sa quête des origines : « Une partie de moi chercha à se retrouver en cette image d'eux venue du passé » (p. 10). Le deuxième chapitre, significativement intitulé « J'ignore », revient d'ailleurs sur les origines familiales de la narratrice. Elle y dresse le constat qu'elle ne connaît effectivement rien de la vie de ses parents et grands-parents au Maroc :

J'ignore son prénom, le prénom du père de Hania. Je l'appelais simplement *Ba*. De lui, beaucoup de choses me sont inconnues : le lieu et l'année de sa naissance, l'histoire de son enfance, tout de sa vie au Maroc à l'époque coloniale puis après l'Indépendance. (p. 16)

Outre cette entreprise de recouvrement d'un passé familial qui dépasse la narratrice mais qu'elle considère comme constitutif d'une part de son identité, la distance entre le « Je narré » et le « Je narrant » que permet l'écriture autobiographique offre à la narratrice la possibilité d'expliquer, de s'expliquer voire de s'amender d'une partie des erreurs du passé : « J'aurais voulu lui parler », regrette la narratrice vis-à-vis de sa mère, « lui dire, aussi, que ce que lui conseillaient ces gens [...] trahissait, au vrai, la haine. [...] Mais je vous l'ai dit : Hania [*i.e.* la mère de la narratrice] avait peur [...] et j'ai eu peur à mon tour » (p. 28) précise-t-elle en s'adressant explicitement au lecteur ([une technique que l'on retrouve également dans le roman de Mina Oualldlhadj](#)). En raison du flou aléthique qu'il occasionne, le recours à la fiction autobiographique permet à l'autrice d'exacerber certains traits communautaires de façon à explorer ou valoriser leurs fondements – plus rarement pour les remettre en question : le Coran, la religion, la communauté musulmanes et ses préceptes

² La pagination indiquée est celle de l'édition suivante : Kaoutar Harchi, *Comme nous existons*, Arles, Actes Sud, 2021.



restent présentés comme des éléments centraux de la vie et du parcours de la narratrice³ –, mais également pour mettre en relief certaines violences raciales perpétrées par les autochtones : vrai ou faux, le passage dans lequel un groupe de jeunes filles blondes aux yeux bleus agresse la narratrice et sa future amie Khadija dans le bus scolaire semble être pensé pour heurter la sensibilité des lecteurs (p. 34-35). Enfin et bien évidemment, l'utilisation du roman autobiographique a pour principale fonction de permettre à la narratrice – et par extension, l'autrice – d'explorer mais surtout de se réapproprier, par l'enquête et l'écriture de soi, son histoire et son identité. En réponse au racisme ordinaire perpétré par une enseignante lui ayant offert un livre dédié « *à ma petite arabe* [sic] *qui doit connaître son histoire* » (p. 75) dans le chapitre douloureusement intitulé « Être faite exception », dans un des derniers chapitres portant cette fois-ci significativement le titre du roman « Comme nous existons », la narratrice réaffirme avec force les tenants de sa démarche d'écriture : « [J']ambitionnai qu'il y ait, entre l'acte d'écrire et l'acte de vivre, une forme de confusion volontaire. Que l'écriture serve la vie plus que l'inverse. » (p. 129)

³ On peut y voir ici une différence avec les romans de Slimani et Oualldhadj. *Comme nous existons* est d'ailleurs un roman monologique, *a contrario* des œuvres des deux autres autrices.



Sélection d'œuvres

Zone cinglée, Paris, Editions Sarbacane, 2009.

L'Ampleur du saccage, Arles, Actes Sud, 2011. (Prix Thyde Monnier 2011)

À l'origine notre père obscur, Arles, Actes Sud, 2014.

Ainsi l'Animal et nous, Arles, Actes Sud, 2024.

Pour aller loin

Dehoux Amaury, « *Comme nous existons* de Kaoutar Harchi : un dialogue postmigrant avec Annie Ernaux », *French Studies*, 2025 (79:2).

Jedidi Chedlia, « Sur Les Traces de Son Individualité: La Transmission Intergénérationnelle Dans *Comme Nous Existons* de Kaoutar Harchi et *L'effacement* de Samir Toumi », *Archipélies*, 2023 (15), p. 11-28.